

L'HOMO PHENOMENOLOGICUS*

F. GONSETH

1. *La recherche du sujet*

Mon projet est ici d'aller à la recherche du sujet. Lorsque quelqu'un prend connaissance de quelque chose, ce *quelqu'un* et ce *quelque chose* se lient et s'opposent à la fois. Laissons de côté pour l'instant la façon dont ils se lient pour porter notre attention sur la façon dont ils s'opposent. L'intention de connaître érige le *quelqu'un* en sujet et le *quelque chose* en objet. Certes, dans bien des situations, dans la situation normale dira-t-on peut-être, le sujet et l'objet se présentent déjà séparés. Mais on ne saurait sans paradoxe poser qu'ils le sont totalement : en l'absence de toute interaction, jamais le quelque chose ne pourrait se constituer en objet de connaissance. En disant que le sujet et l'objet se présentent déjà séparés, on rend compte d'un aspect important et peut-être primordial de leur mise en rapport; il ne peut cependant s'agir que d'un aspect dont une connaissance plus approfondie ne ferait plus qu'une apparence.

Par ailleurs, il est clair *qu'on* peut faire le projet de se prendre *soi-même* pour *objet de recherche et de connaissance*. Cette intention dégage un sujet qui entend prendre conscience des aspects de lui-même susceptibles de se constituer en objet. À chaque fois qu'une telle prise de connaissance peut avoir lieu, un sujet et un objet s'opposent, et pourtant ils sont loin de former à eux deux une situation normale. Ce sont deux aspects d'une même personne que l'intention de connaître tend à séparer, bien que jamais ils ne puissent l'être tout à fait. Dans ces conditions, la personne peut-elle se présenter à elle-même comme un authentique objet de recherche ? Est-il possible, en d'autres termes, que la personne-objet donne prise à la personne-sujet, de façon à donner lieu à une véritable connaissance ? Le fait n'est pas à mettre en doute, mais la méthode n'est pas sur le même plan d'évidence que le fait.

Bien plus, la personne peut se prêter à la recherche dans une intention très particulière, celle de reconnaître comment elle peut être ou devenir porteuse de connaissance. Cela signifie que la recherche partant du sujet doit revenir sur celui-ci, que le sujet par conséquent se constitue lui-même en objet. Une telle démarche ne s'accompagne-t-elle pas inévitablement d'un certain effet rétroactif ? En revenant sur le sujet, chargé d'une information qui le concernera, ne va-t-elle pas peser sur lui et l'obliger à se transformer ? Tout porte à croire qu'il ne saurait en être

* Texte remanié d'une conférence prononcée au Congrès de l'Académie internationale de philosophie des sciences, Fribourg, le 4 septembre 1963; publié dans *Dialectica*, vol. 19, n° 1-2 (1965), p. 40-69.

autrement. Mais dans ce cas, la recherche ne va-t-elle pas poursuivre un objet fuyant, un objet qui ne saurait jamais ce qu'on aurait cru saisir ? Dans une certaine mesure, c'est bien là ce qui ne peut pas manquer de se passer. L'effort que fait une personne pour se connaître ne la laisse pas telle qu'elle est, même si cet effort ne porte que sur son aspect de personne-sujet. S'il n'en était pas ainsi, le *connais-toi toi-même* perdrait tout son sens. On change chaque fois qu'on se cherche.

Et pourtant, la saisie que la personne-sujet tente d'opérer sur elle-même n'est pas un geste vain. L'intention de se découvrir soi-même sous l'aspect d'une personne--objet ne reste pas sans résultat. Si la personne change en apprenant à se connaître, elle ne subit pas une métamorphose complète. Pour connaître, elle dispose de certains moyens que les changements les plus profonds n'affectent guère. Ces moyens amènent à la conscience un certain matériau informationnel dont l'interprétation n'est pas immuable. Mais quant à eux, ils ne sont pas sensiblement touchés. Ils forment comme une armature fonctionnelle du sujet, qui sans eux resterait comme muré en lui-même. Ils forment des structures qui ne sont pas inaltérables, car elles peuvent être au contraire altérées, troublées, déviées et même obnubilées. Elles ne sont pas irremplaçables, tout au moins partiellement, car il peut arriver que telles d'entre elles puissent parer aux défaillances de telles autres, comme il arrive que la vue puisse être supplée par le toucher. Il faut cependant les dire inaliénables au sens que l'exemple suivant fera saisir.

Lorsque quelqu'un fait une observation à l'œil nu, c'est par l'intermédiaire de formes et de couleurs que les informations lui parviennent. À supposer qu'il fasse ensuite une observation au microscope, ce sont encore les formes et les couleurs qui se feront les intermédiaires obligés de la recherche. Bien entendu, les formes et les couleurs qu'il perçoit la seconde fois auraient pris une toute autre signification s'il les avait aperçues telles quelles la première fois, au cours de l'observation à l'œil nu. Il n'en reste pas moins que formes et couleurs représentent les moyens inaliénables de la vision. Si l'on veut voir, c'est finalement à elles qu'il faut avoir recours, si artificielles que soient les conditions dans lesquelles on s'est peut-être placé. C'est au même sens que sont inaliénables, dans leur ensemble, les structures dont nous allons parler. Elles forment comme un matériau de codage obligé, si variables que les informations à transmettre et le code lui-même puissent être. C'est ainsi que, si l'on n'avait que des lettres à sa disposition, la totalité de ces lettres représenterait le matériau de codage obligé, même si l'on était dans la nécessité de changer de code. Il sera commode de dire que chacune des structures dont il vient d'être question est une structure de la subjectivité et de rassembler sous le nom d'*homo phenomenologicus* l'ensemble ordonné et coordonné de ces structures.

Il faut se garder de confondre l'*homo phenomenologicus* avec le sujet tout entier et plus encore avec la personne tout entière. Mais il faut aussi se garder de penser que la connaissance entière du sujet puisse se gagner d'un seul coup sans avoir à s'arrêter à celle de l'*homo phenomenologicus*. Pour l'instant, c'est dans une

approche de ce dernier que nous allons nous engager. Nous ne le ferons pas à la fois par tous les versants qui s'y prêteraient. Nous n'en choisirons qu'un, celui dont l'abord nous paraît le plus facile. Mais il suffira de le préciser pour que les autres se découvrent aussi dans toute leur diversité. C'est donc sur l'exemple d'une structure particulière de la subjectivité, sur la structure spécifique sans laquelle il n'y aurait pas, pour un être humain, de vision colorée, que cette étude va s'appuyer. Mais, à travers cet exemple, c'est la question générale de la structure phénoménologique du sujet qui doit être évoquée.

2. Voir

Qu'est-ce que voir ? Pour celui qui voit, la situation dans laquelle il se trouve et dont il fait partie intégrante ne se présente pas analysée d'avance. Il peut à volonté fixer son attention dans deux directions opposées : en la portant vers ce qu'il voit ou en la faisant revenir sur lui-même. Dans le premier cas, il va à la recherche de l'objet qui donne lieu à ce qu'il voit, dans le second cas il se cherche en tant que sujet, prenant conscience du fait que ce qu'il voit, c'est bien lui qui le voit. Nous sommes ainsi faits que notre attention ne peut jamais se porter avec toute sa force dans les deux sens à la fois. Le guetteur est tout œil, absorbé par ce qu'il observe, jusqu'à n'avoir plus que secondairement conscience de ce qu'il fait. Mais s'il s'attardait à trop ressentir sa situation — le fait qu'il est là, à guetter, et que c'est lui qui devra voir — sa qualité de guetteur en souffrirait. Ainsi, la réalité de l'objet pour le sujet, et la présence du sujet à lui-même sont en quelque sorte antagonistes sans qu'elles puissent pourtant s'effacer complètement l'une l'autre. Mais l'objet reconnu ne l'est que par certaines de ses *apparences*, et le sujet ressenti ne l'est que par certaines de ses *émergences*. Aussi, cette toute première analyse de la situation qui réunit ce qui est vu et celui qui le voit ne fait-elle qu'esquisser deux lignes de recherche divergentes sinon contraires. On pourrait aussi dire qu'elles se bornent à désigner deux ordres de recherche complémentaires. Le premier de ceux-ci se propose de prendre connaissance de l'objet en tant que réalité du monde dit physique, le second de faire émerger le sujet dans l'univers qui lui est propre. C'est de la seconde de ces recherches qu'il va s'agir ici tout spécialement, la première ne devant être prise en considération que dans la mesure du nécessaire; mais à propos des deux à la fois, il est certaines remarques qu'il faut faire dès ici.

On sait que l'objet, dans son appartenance au monde physique (nous dirons aussi au monde phénoménal) ne se donne pas d'un seul coup à la connaissance. Celle-ci ne se précise que par paliers, par horizons successifs. L'expérience même de la connaissance nous révèle à nous-mêmes incapables d'une démarche plus immédiatement décisive. En est-il de même de l'émergence du sujet ? Rien ne nous autorise à penser qu'il doive ou qu'il puisse en être autrement.

Dans sa généralité, le problème de la méthode de la recherche est depuis longtemps posé. Du côté scientifique, on voit aujourd'hui s'esquisser une solution

que son engagement dans l'expérience confirme. Le nœud en est la *procédure dite des quatre phases*, elle-même basée sur le jeu de l'hypothèse et de sa mise à l'essai, du projet et de sa mise à l'épreuve. La méthode ainsi fondée ne renonce pas, ne peut pas renoncer à prendre pied dans la subjectivité : elle met inévitablement en œuvre un ensemble de représentations analogues aux inaliénables dont nous avons déjà parlé. On n'hésitera pas à penser qu'il doit exister une méthode convenant plus spécifiquement à la recherche du sujet. Faut-il aussi penser que cette méthode pourra entrer en exercice sans jamais faire aucun emprunt du côté de l'objectivité ? C'est là une tentation qui doit être rejetée, la suite de cette étude le montrera.

Il faut s'attendre au contraire que la recherche de l'objet et la recherche du sujet aient à se prêter un mutuel appui.

Il y a dans l'expression *la recherche du sujet* une ambiguïté de sens qui doit être éclairée. Nous avons parlé plus haut de l'émergence du sujet à lui-même. Dans l'exemple du guetteur, lorsque celui-ci reporte son attention sur lui-même, il se ressent être celui qui voit ou qui doit voir. Il prend conscience de lui-même sur ce qu'on pourrait appeler la *voie de l'intimité*. Il est immédiatement à lui-même le témoignage de ce qu'il est en tant que sujet. Mais est-ce là la voie dans laquelle la recherche du sujet doit obligatoirement passer ? Il y a une autre façon du sujet d'émerger à lui-même, celle qui se prépare et s'obtient par la médiation d'une connaissance objectivante. Ni pour l'un, ni pour l'autre de ces modes d'émergence du sujet, on ne saurait affirmer sans arbitraire qu'il puisse actualiser plus qu'une approche progressive du sujet. Pour celui qui voit, l'information sur ce qu'il voit lui vient par formes et couleurs. Les unes et les autres peuvent servir de véhicules à l'étude de l'*homo phenomenologicus*. Si les secondes sont ici préférées, c'est — la remarque en a déjà été faite — qu'elles fraient une voie plus facile à reconnaître.

Les conclusions auxquelles cette étude aboutira ne seront pas présentées comme certaines. Je veux dire «absolument certaines». Ce que j'entreprends ici, ce n'est pas la saisie totale de *ce qu'est l'homo phenomenologicus*, ni même celle de l'une ou de l'autre de ses parties. Je ne connais pas de méthode qui pourrait s'y prêter, et d'ailleurs je ne sais pas non plus ce que, dans ce cas-ci, les mots «une partie» pourraient bien signifier. Ce que je tente, c'est, par un biais très particulier, une percée vers l'univers de la subjectivité où l'*homo phenomenologicus* revêt l'espèce de réalité qui lui est propre.

3. Champs et structures de la subjectivité

Tout être humain normal est capable de distinguer plus de couleurs, de teintes et de nuances que ne lui en offre un arc-en-ciel. Il est utile de dire que l'ensemble, le corps de ces couleurs forme un *champ sensoriel*. Précisons-le : les couleurs que ce champ comporte ne sont jamais perçues toutes à la fois, toutes en même temps. On peut réaliser (artificiellement, il est vrai) des conditions où le champ visuel n'est occupé que par une seule couleur. Le champ sensoriel dont nous parlons n'est donc

pas l'ensemble des couleurs présentes dans la répartition de couleurs que le sujet découvre sous ses yeux en contemplant un paysage, par exemple, à tel ou tel instant déterminé. Ce champ comprend au contraire toutes les couleurs qui, les circonstances changeant, peuvent s'actualiser pour le sujet en une vision colorée.

Laissons de côté pour l'instant toute une série de questions qui ne peuvent manquer de venir à l'esprit : est-il prouvé que pour tout homme normal un champ sensoriel de cette nature existe vraiment ? Ce champ lui est-il propre ou faut-il admettre qu'il est le même pour tous ? Par quelle méthode peut-il être possible d'établir de tels faits ?.. etc. Ces questions ne resteront pas sans réponse, elles seront reprises plus tard.

La couleur n'est pas le seul signe qui se présente à notre conscience en reprise des signaux venus de l'organe de la vision. En règle générale, elle est interprétée comme étant la couleur (en nous) de quelque chose, elle appartient donc à la représentation de ce quelque chose. Or, cette représentation se situe dans le cadre, dans le référentiel spatio-temporel qui occupe notre conscience chaque fois que nous ouvrons les yeux, disons mieux : chaque fois que nous nous éveillons au monde. Ce référentiel est-il conforme à l'idée du champ sensoriel qui vient d'être introduite ? Quelques explications ne seront pas superflues.

L'idée du champ sensoriel s'étend facilement au cas de l'ouïe. Comme dans celui de la vision, un organe spécialisé recueille les signaux venus de l'extérieur et les transmet au système nerveux central, non sans les avoir traduits en d'autres signaux courant le long du nerf auditif et de ses ramifications. Par une transmutation difficile à comprendre, les signaux prennent alors en nous forme de sons et de bruits. Jusqu'ici, l'analogie avec la perception des couleurs est tout à fait claire. L'analyse qui distingue les couleurs les unes des autres et qui réussit à fixer une couleur déterminée entre toutes les autres, n'est pourtant pas tout à fait comparable à celle qui opère sur les sons. Aussi naturellement que la vision s'étend dans l'espace, l'audition s'étend dans le temps. On peut cependant parler sans équivoque de sons déterminés pour nous dans leur hauteur et dans leur timbre. Pour ces sons-là, l'idée du champ sensoriel peut être reprise sans difficulté. Comment devrait-elle être complétée pour tenir compte du phénomène auditif intégral pour en saisir en particulier l'aspect temporel qui se révèle, par exemple, dans la mélodie ? Cette question rejoint celle que nous posions à propos du référentiel spatio-temporel.

Tant que la réflexion peut partir de l'existence d'un organe sensoriel spécialisé, elle débouche tout naturellement (du côté de la subjectivité, répétons-le) sur la conception d'un champ sensoriel correspondant. Elle ne se laisse guère arrêter par les difficultés que présenterait fatalement l'analyse complète du phénomène. Mais elle marquera peut-être un temps d'hésitation lorsque le point d'appui de l'organe commencera à lui manquer, comme dans le cas du toucher et de la proprioceptivité, et surtout lorsqu'il lui manquera totalement, comme dans le cas de l'appréciation des durées. La matière est certes d'un accès difficile. Elle l'est bien moins, pourtant,

si on l'aborde autrement. Le biais le plus efficace est ici, si inattendu que cela puisse paraître, l'étude des chapitres les plus élémentaires de la géométrie et de la cinématique; ou plutôt, c'est l'étude de la genèse de ce petit monde mathématique dans l'esprit des jeunes élèves. On peut alors se rendre compte que l'acquisition et la mise au clair des notions et des relations mathématiques dont nous parlons ici est le fruit d'une élaboration portant sur un matériau préexistant en nous.¹ Ce matériau est ainsi explicité, amené à la conscience. Bien entendu, cette élaboration explicitante ne le laisse pas tel quel. Entre le matériau qu'elle saisit et la matière bien œuvrée qu'elle nous livre, il y a précisément toute la distance qui sépare une structure naturelle de la subjectivité d'une structure mathématique bien élucidée. Ce que l'activité mathématique présente à la conscience en le schématisant selon le mode qui lui est propre, c'est un champ para-sensoriel ordonné à la fois à la vue, à l'ouïe, au toucher et à la proprioceptivité.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer de façon plus détaillée comment le modèle mathématique peut servir à la recherche de l'*homo phenomenologicus*. Pour ce qui concerne les enseignements à en tirer, ce qui précède peut suffire. Il s'agissait avant tout de faire voir que le champ sensoriel n'est qu'une structure somme toute assez particulière de la sensibilité. Il faut savoir que les structures de la subjectivité ne doivent pas être toutes conçues sur ce modèle. Il faut savoir que le référentiel spatio-temporel est d'un autre type, pour ne pas se faire une idée trop simple de ce qu'on prétend saisir. L'existence de champs para-sensoriels à côté, au-delà (et peut-être en deçà) des champs sensoriels a une portée méthodologique : elle montre qu'il ne faut pas hésiter à élargir et à généraliser la conception du champ sensoriel. Celui-ci (et tout spécialement dans le cas du champ des couleurs) offre l'occasion d'une percée vers le monde de la subjectivité; mais nous avons à savoir par avance que le monde du subjectif est d'une complexité qui ne peut pas être aperçue d'un premier coup d'œil.

Si, pour être démêlée, cette complexité exige que la recherche s'y applique patiemment, il n'est cependant pas interdit d'imaginer et d'émettre des hypothèses qui paraissent plausibles : c'est là une des démarches *sine qua non* de la recherche objectivante. Le moment venu, il n'y aurait aucun avantage à ne pas faire usage de cette liberté.

4. Prise en conscience de la méthode

Il nous faut reprendre la question «qu'est-ce que voir ?» en même temps que la première et assez superficielle analyse à laquelle elle a déjà donné lieu. À travers quelques redites, c'est maintenant l'aspect méthodologique de la démarche qu'il convient de dégager et de souligner. La question n'est pas sans avoir un certain

¹ Voir F. GONSETH : *Analogie et modèles mathématiques*, Dialectica 66-67 (1963), p. 119.

caractère méthodologique (qu'il pourrait être commode d'appeler le *caractère zéro*) : elle est posée au niveau du bon sens. En la posant sans aucune préparation, on indique qu'on est encore sans aucun engagement méthodologique élaboré. On parle comme à tout le monde, de façon que tout le monde comprenne et que la réponse puisse être celle de tout le monde. On fait simplement appel à ce que chacun sait des choses et de lui-même. Et c'est chacun qui vit l'acte de voir, sans avoir à analyser préalablement la situation dans laquelle il se trouve. Si l'on demande à quelqu'un : «Voyez-vous quelque chose ?» Et qu'il réponde : «Oui, je vois un homme qui vient», la facture même de cette réponse certifie la double nature de ce qu'en voyant il lui est donné de savoir sans y réfléchir : un homme qui vient se détache de la situation en tant qu'objet de connaissance, et le «je» (de «je vois») atteste que le sujet ne quitte pas la scène et qu'il sait bien que c'est lui qui voit.

L'exemple du guetteur a illustré le fait que l'attention du sujet peut se porter de préférence vers l'une ou vers l'autre des deux réalités qui occupent sa conscience : vers l'objet qu'il voit ou vers le sujet qu'il est. Cette constatation dépasse-t-elle le niveau du sens commun ? Pour la faire, il faut certes savoir s'observer soi-même ou savoir observer les autres. Mais il n'y a là rien qui ne soit à la portée de tout le monde. Pour s'en convaincre, il suffit d'être attentif à l'expérience la plus quotidienne.

En est-il de même lorsque l'on pose que cette constatation dégage deux ordres de recherches complémentaires, l'un visant à une connaissance aussi entière que possible de l'objet, et l'autre à la saisie aussi totale que possible du sujet ? Il serait assez arbitraire de l'affirmer. Certes, il s'agit encore de bon sens, mais d'un bon sens qui n'est plus sans préparation, qui n'est plus celui de tout le monde. C'est celui d'un esprit averti, d'un esprit informé de l'existence de ces deux ordres de recherche et qui les voit déjà préfigurés dans le simple acte de voir. Et lorsque, dès le cas le plus simple, on prévoit que ces deux ordres de recherche auront à se prêter un mutuel appui, c'est encore ce bon sens-là qui juge et qui parle. Le souci méthodologique n'y prend encore aucune place, si ce n'est, peut-être, par une certaine prudence : celle de ne pas écarter sans raison péremptoire l'éventualité d'un indispensable va-et-vient entre les deux ordres de recherche.

Il est vrai que si l'on fait de cette prudence une règle de conduite, on pose alors un point de méthode. Nous n'hésiterons pas à le faire avec la réserve suivante, qui est elle-même de pur bon sens : que si cette règle de prudence se révélait à la fois incommode et sans effet, il faudrait alors la déclarer superflue. Mais, pour l'instant, rien ne nous indique encore qu'il faille y renoncer.

Ces remarques sont-elles encore à leur place au moment où, optant pour l'un des ordres de recherche, on prétend se livrer à la recherche du sujet ? C'est précisément à ce moment-là qu'il ne faut pas les perdre de vue. Par la suite, d'ailleurs, prudence et réserve auront toutes deux à s'effacer : c'est le caractère inévitable du va-et-vient entre les deux ordres de recherche qui s'affirmera.

Il ne suffit pas de déclarer qu'on va partir à la poursuite du sujet pour qu'une voie s'ouvre toute grande à cette recherche. Si l'on veut encore une fois faire appel au bon sens, il convient de descendre un peu plus profondément en soi-même pour imaginer les éventualités à prendre en considération.

A. Très fugitivement, à propos de l'intuition mathématisante, nous avons déjà vu s'ouvrir la *voie de l'intimité*. C'est celle par laquelle le sujet va à la rencontre de lui-même dans son for intérieur. Pour savoir qu'il pense, qu'il doute ou qu'il est convaincu, qu'il éprouve un plaisir ou une souffrance, le sujet n'a pas besoin du témoignage d'autrui. Il est son propre témoin. Il existe donc un certain ensemble d'états d'âme de la personne ou, si l'on préfère, de façons d'être au monde du sujet en tant que sujet dont celui-ci peut prendre conscience sans intermédiaire, dans une complète intimité avec lui-même. À chaque fois le sujet se découvre lui-même sous l'un ou l'autre de ses aspects. Mais il ne s'agit là que de saisies assez sommaires, assez globales. Si je m'aperçois un jour que je pense, si je me rends compte qu'ainsi je me démontre à moi-même que je suis un être capable de penser, cela ne suffit pas pour que je me révèle à moi-même ce que doit être, par exemple, la structure d'une pensée juste. Il n'est pas sûr que, pour étudier les façons dont ma pensée est susceptible de se déployer, je puisse ne pas sortir de mon isolement. Il n'est pas sûr qu'il ne me faille pas former des pensées à propos d'autre chose que ce qu'il m'est donné de savoir de moi par moi-même et seulement par moi-même. Il n'en reste pas moins que la recherche du sujet ne saurait se passer du témoignage direct du sujet qui s'éprouve lui-même. C'est le cas, en particulier, où le sujet est à lui-même son témoin de vérité, à toutes les fois qu'il doit savoir s'il dit ou non la vérité (la vérité telle qu'elle est pour lui, précisons-le).

Il existe donc deux variantes de la prise de connaissance du sujet par lui-même :

- celle où il s'éprouve par lui-même, ne réagissant qu'à lui-même, et
- celle où il s'éprouve lui-même, réagissant à autre chose que lui-même.

B. La voie de l'intimité n'est pas la seule par laquelle le sujet puisse chercher à se connaître; il y a aussi la voie qui passe par la connaissance de l'autre, des autres, la voie dirons-nous de l'*altérité*. Cette seconde façon de faire comporte une présupposition d'une importance capitale : elle fait l'hypothèse que l'*autre*, c'est-à-dire un autre homme plus ou moins quelconque, me ressemble (jusque dans sa subjectivité) au point que je puisse me reconnaître en lui. Elle m'autorise à le tenir pour un *alter ego*. Cette hypothèse est-elle vraisemblable ? Lorsque je regarde un autre homme dans son apparence somatique, ce qui m'étonne, ce n'est pas que nous soyons faits somme toute sur le même modèle, c'est au contraire que nous puissions être si différents l'un de l'autre, si dissemblables. En est-il autrement lorsque je réussis à reconnaître les traits de sa personne mentale et morale ? Tout au contraire, le plus souvent je ne me retrouve pas en lui. Ma première réaction devrait donc être de mettre en doute une hypothèse qui prétend faire de l'autre une image fidèle de

ce que je suis. Et pourtant, malgré les dissemblances qu'il serait vain de vouloir ignorer, je sais avec une inébranlable certitude, je dirai même que je sais de source sûre, que l'*autre* m'est radicalement analogue. À la réflexion, les raisons de cette certitude se font nombreuses et pressantes. Résumons-les, ce sont toutes des raisons d'expérience. Si nous n'étions pas profondément semblables, jamais nous ne pourrions nous comprendre, échanger des impressions, parler des mêmes choses, unir nos actions, confronter nos pensées, observer les mêmes règles, tendre aux mêmes fins, etc. Ce qui fait notre unité doit donc exister, même si nous n'en sommes pas éblouis. Mais le problème de le mettre à découvert nous est posé en termes qui demandent, eux aussi, à être précisés. Et la méthode qui permettra de le traiter reste encore à aménager.

L'analyse qui se développe maintenant est orientée par avance vers l'application qui en sera faite au corps des couleurs. Sa portée ne se limite cependant pas à ce cas particulier. Plus ou moins directement, elle touche tous les aspects sous lesquels le sujet est susceptible de se présenter à lui-même.

Deux modes d'approche du sujet viennent d'être entrevus, le premier sur la voie de l'*intimité*, le second sur celle de l'*altérité*. Il suffit d'un instant de réflexion pour s'apercevoir que l'exercice du second nécessite la participation du premier sous l'une et l'autre de ces variantes. Car si la subjectivité d'un autre doit m'éclairer sur la mienne, il faut bien que j'entre en contact avec lui, que je l'interroge sur quelque chose que nous puissions ressentir en commun, qu'il s'interroge lui-même et m'apporte son témoignage, avec une sincérité et une spontanéité dont il soit à lui-même le témoin. Si, d'ailleurs, le moindre doute pouvait subsister à cet égard, l'étude plus détaillée qui va suivre du cas de la couleur ne manquera pas de le dissiper.

Quelle attitude méthodologique nous faut-il adopter ? Allons-nous choisir la voie de l'*altérité*, parce qu'elle s'ouvre plus largement et plus commodément à la recherche ? Choisirons-nous celle de l'intimité, parce qu'elle réalise un certain idéal d'ascèse et de non-engagement dans le monde des apparences phénoménales ? À notre avis, les raisons qu'on peut invoquer en faveur de la seconde de ces deux éventualités ne peuvent être que trompeuses. N'est-il pas vrai que celui qui prend sur lui l'effort d'une recherche philosophique ou scientifique quelconque ne le fait pas pour lui seul ? Les résultats qu'il en attend ne prendront-ils pas tout leur prix que s'ils ne restent pas en sa seule possession ? Qu'il le dise ou qu'il le taise, son désir le plus profond est qu'ils puissent être accueillis, compris et acceptés par d'autres que lui. Une étude sur la subjectivité qui ne découvrirait que la subjectivité de son auteur perdrait le plus clair de son intérêt. Et si je feins de ne m'intéresser qu'à moi, je me trompe ou je trompe les autres. Le sujet que je prétendrais rencontrer sur la voie de ma propre intimité ne saurait être le simple moi. Je ne le chercherais pas si je ne l'identifiais d'avance avec tous les autres sujets. Lorsque je renonce à me voir dans l'autre, c'est que je vois déjà l'autre en moi. En fait, la voie de l'intimité ne développe son sens que *dans la perspective de l'altérité*.

5. Mise en œuvre de la méthode

Je choisis donc l'autre, que je pourrais être aussi pour un autre, comme objet d'étude. Mon projet n'est pas de le découvrir tout entier, mais de rencontrer l'*homo phenomenologicus* en lui. Moins encore que cela, c'est de reconnaître quelle doit être la structure de sa subjectivité pour qu'il soit sensible à la couleur.

Mais, encore une fois, ce qui fera l'objet de mon investigation ne se présente pas séparé du reste de la situation où nous avons notre place, lui et moi. Il convient donc que je commence par faire quelques distinctions. Celles-ci resteront au niveau d'un bon sens informé par un certain ensemble de connaissances plus ou moins spécialisées que chacun n'a peut-être pas toutes présentes à l'esprit, mais qui n'en sont pas moins assez communément accessibles.

En premier lieu, il me faut distinguer un milieu, un homme, sous son aspect somatique, et ce même homme sous l'aspect de sa personne. En ordre secondaire, il me faudra me garder d'oublier que je fais partie du même milieu que l'autre, et que ce milieu doit m'offrir les moyens d'entrer en relations avec lui.

Puisqu'il s'agit d'entrer dans la subjectivité de cet homme, sur les traces de la couleur, ou plutôt de ce qui la produit en lui, il est naturel d'envisager le milieu tout d'abord sous son aspect physique. Il comporte quelque part une source lumineuse, dont les rayons viennent frapper les yeux de celui que j'observe : je sais que l'analyse spectrale de ce faisceau (d'énergie lumineuse qui entre ainsi en jeu) peut être faite. Disons, de façon extrêmement sommaire, qu'il s'agit là d'un travail de physicien qui peut être effectué pour nous. Et ne retenons pour l'instant que ceci : pour décrire tous les aspects sous lesquels un *rayon lumineux* se présente à lui, le physicien doit parler d'ondes et de corpuscules (de photons). Ici, l'aspect ondulatoire sera seul pris en considération. Une onde lumineuse quelconque peut être décomposée en ondes monochromatiques; celles-ci ne sont plus décomposables et chacune d'elles possède une fréquence qui lui est propre. L'ensemble des fréquences de toutes les ondes monochromatiques visibles va de la fréquence d'un premier rouge à celle d'un dernier violet. Les fréquences de l'infrarouge et de l'ultraviolet ne sont pas visibles, pour déterminées qu'elles soient.²

² Dans ce dernier paragraphe, nous avons parlé comme le font assez couramment la plupart des physiciens. Le vocabulaire utilisé présente cependant une particularité assez étrange. Le mot 'monochromatique' par exemple se réfère évidemment à l'horizon de la subjectivité. Il en va naturellement de même pour le rouge, le violet, l'infrarouge et l'ultraviolet, qui ne détonnent cependant pas dans ce texte. Celui-ci n'en est pas moins foncièrement hybride. Le physicien pourrait-il se servir d'un langage qui lui appartienne en propre, d'un langage épuré de tout emprunt explicite au monde de la subjectivité ? Il ne semble pas, au premier jugé, que la chose puisse présenter de grandes difficultés. L'expression «une onde monochromatique» pourrait être remplacée par «une onde de fréquence déterminée» ou par «une onde unifréquencielle». L'indication du premier rouge et du dernier violet pourrait être également remplacée par celle des fréquences, disons ν_1 et ν_2 , correspondantes quant à l'infrarouge et à l'ultraviolet, ils pourraient être respectivement caractérisés par les fréquences inférieures à ν_1 et supérieures à ν_2 : le texte en cause pourrait être ainsi expurgé, du moins il le semble, de toute allusion à l'univers de la subjectivité. Mais l'épuration est plus apparente que réelle. Pour déterminer ν_1

Toute onde monochromatique dont la fréquence est comprise entre ν_1 et ν_2 donne lieu, pour un sujet et dans des conditions déterminées, à la vision d'une couleur déterminée. La structure globale de *ce spectre* jouera un certain rôle dans les considérations qui vont suivre.

Nous l'avons déjà dit, la réduction du milieu à son aspect physique ne représente qu'une mesure provisoire, pour faciliter les explications. Il ne sera pas possible de la maintenir rigoureusement par la suite.

Il est clair que je ne saurais étudier sur moi-même tout ce qui, dans mon corps, dans ma forme somatique, doit indispensablement collaborer à la vision que j'aurai de telle ou telle couleur. Je m'en vais admettre, en simplifiant encore une fois de façon outrancière, que c'est là un travail qui peut se faire sans moi. Aidé du physicien, du chimiste et de l'anatomiste, le physiologue étudiera pour lui-même et pour nous tous comment l'organe visuel capte les ondes lumineuses, les analyse, les élabore pour en faire d'autres signaux qui vont être acheminés par le nerf optique vers ce qu'on pourrait appeler les centres d'interprétation.

Cette seconde étude intervient ici au même titre et avec les mêmes réserves que celle de l'aspect physique du milieu. Que faut-il en retenir quant à la question de la couleur ? Spécialement ceci : que la fonction de l'organe ne se réduit pas à recueillir un ensemble de *stimuli* destinés à être livrés indépendamment les uns des autres à une instance interprétrice; elle comporte aussi une certaine mise en forme du matériau informationnel transmis pour qu'il en soit pris conscience. Il serait trop long d'indiquer ici sur quels indices physiologiques cette dernière affirmation s'appuie. Ces indices ne pourraient d'ailleurs suggérer que des hypothèses assez arbitraires, s'ils n'étaient mis en rapport avec une expérimentation de la couleur faisant sa place et même une place prépondérante au sujet. C'est précisément de cette expérimentation qu'il va s'agir dans un instant.

Jusqu'ici la prise de connaissance de l'*autre* s'est faite selon le mode objectif. Les traits essentiels de la méthode qui préside à ce mode de connaissance ne sont plus guère contestés. Elle n'élimine pas le sujet en tant qu'observateur mais le fait intervenir dans des conditions si délimitées et si assurées que toute problématique s'en trouve pratiquement exclue. Sa procédure générale, rappelons-le, est celle des quatre phases dont la production de projets ou d'hypothèses explicatives et leur mise à l'essai forment les deux points essentiels.³

et ν_2 , les fréquences où l'on commence et où l'on finit de voir, il faut bien interroger un sujet. En regardant, celui-ci doit être surtout attentif à lui-même pour être un authentique témoin de lui-même du côté de ses impressions subjectives. Ici, la tentative de couper toutes les racines que le langage du physicien plonge dans la subjectivité échoue manifestement. En fait, mais de façon plus ou moins déguisée, la même situation se présente partout. La méthode mixte, dont il va être question plus loin, ne fera que souligner cette dernière remarque.

³ Voir de F. GONSETH : *Réflexions sur la méthodologie de la recherche*, Archives des Sciences, Genève (1963); *Fondements, anticipation et prévision*, compte-rendu d'un colloque à l'École centrale, Paris, sous la présidence de L. DE BROGLIE (1963); *Le problème du Temps, essai sur la méthodologie de la recherche*, Le Griffon, Neuchâtel (1964), 388 p.

Pour ce que nous avons en vue, il n'est pas indispensable d'étendre la connaissance de l'*autre* à l'ensemble de ses rapports avec son milieu, ni de chercher à pénétrer tous les secrets de son être somatique. Mais s'il nous fait le faire, c'est encore de connaissances selon le mode objectif qu'il s'agirait et c'est toujours à la même méthode qu'il faudrait avoir recours.

En sera-t-il de même lorsqu'on entreprendra de progresser dans la connaissance du troisième aspect sous lequel l'*autre* nous apparaît, dans la connaissance de sa personne ? On répondrait certainement par la négative s'il devait s'agir d'une connaissance en profondeur, d'une connaissance «essentielle». Mais ici, la démarche tendant à la connaissance du sujet ira en quelque sorte buter contre l'armature phénoménologique de ce dernier. Et pourtant, il nous faudra changer de méthode : ce n'est plus selon le mode objectif qu'il nous faudra procéder.

Dans ces conditions, on se demandera sans doute s'il était bien nécessaire d'évoquer l'*autre* sous les deux aspects qui viennent non pas d'être traités, mais d'être fugitivement esquissés. Puisqu'on se propose (à propos de la couleur) d'étudier la structure de la subjectivité, ne devrait-il pas suffire de limiter la recherche au monde de la personne ? Ne faudrait-il pas en élaguer toutes les connaissances qui ressortissent au mode objectif ? Pour pouvoir le faire, il faudrait être en mesure de séparer la personne de l'*autre*, des autres aspects sous lesquels tout *autre* se présente. De quels moyens dispose-t-on pour y parvenir ? En réfléchissant une première fois sur l'acte de voir, nous nous sommes aperçus que, même pour celui qui voit, cet acte n'est pas analysé d'avance. De même, la situation où s'opposent et sont réunis l'*autre* et celui qui fait le projet de la connaître ne s'offre pas à ce dernier comme une collection de perspectives déjà séparées. Ce qui, dans l'*autre*, doit prendre forme de personne ne se détache pas de soi-même de la situation, si ce n'est de façon très sommaire. Mais comment dépasser ici les jugements du bon sens, pour justes et indispensables qu'ils soient ?

En fait la recherche complexe dont le programme est ici même en voie d'explication représente précisément une méthode pour situer et dégager la personne d'un *autre* quelconque. Existe-t-il d'autres façons de procéder qui en diffèrent essentiellement ? Il est permis d'en douter. On verra bientôt que, pour apprécier à leur juste valeur les résultats obtenus du côté de la subjectivité, il faut les mettre en face de certains résultats et spécialement de ceux que nous avons retenus du côté de l'objectivité. Mais surtout la mise en route d'une recherche sur la personne d'un *autre* souligne à l'évidence le caractère non analysé de la situation de départ. Faites «sur les traces de la couleur», cette dernière remarque s'étendra presque d'elle-même à l'investigation de la subjectivité tout entière.

Peut-on dire qu'un rayon lumineux, un rayon monochromatique par exemple, est porteur d'une couleur déterminée ? qu'il nous apporte par exemple le bleu de l'arc-en-ciel que nous voyons là-haut ? Au sens strict, une telle façon de dire est naturellement incorrecte. Nulle part, sur la voie physique et physiologique qui va

de la source lumineuse jusqu'au dernier prolongement du nerf optique, la couleur n'est encore présente. Ce qui s'y propage, c'est une succession de phénomènes qui ne prendraient jamais la signification d'une impression colorée s'ils n'étaient pas capables de l'éveiller dans une conscience individuelle. Pourra-t-on déceler selon le mode objectif l'apparition du phénomène conscienciel ? Il n'est pas interdit de penser que certains instruments très sensibles pourront en recueillir les signes. Il n'en reste pas moins que sur cette *ligne de pénétration* le phénomène conscienciel lui-même demeure inaccessible. Celui qui en observera les signes dira peut-être : «Il (l'*autre* que j'observe) doit voir une tache de couleur bleue», mais il ne dira jamais : «Je vois une tache de couleur bleue». Et d'ailleurs, pour pouvoir interpréter les signes avec quelque sécurité, il faut bien que celui qu'on observe ait dit une première fois en même temps que ces signes apparaissaient : «Je vois quelque chose de bleu».

Pour trouver accès aux phénomènes conscienciels dont l'*autre* est le siège, il faut donc imaginer encore autre chose que la voie physique et physiologique. À cet effet, il suffit de reprendre l'indication qui précède et d'ériger l'*autre* en témoin de lui-même. On l'interrogera sur ce qu'il éprouve; il répondra, de la façon la plus sincère et la plus attentive, s'il veut bien jouer le jeu, et l'on enregistrera son témoignage. C'est une procédure où l'*autre* prend connaissance de lui-même selon le mode subjectif, sur la voie de l'intimité. Celle-ci n'est plus alors qu'un moment d'une procédure d'altérité par laquelle, en cherchant l'*autre*, on finit par se retrouver en face de soi-même. Rien n'empêche d'ailleurs d'envisager un tel épisode pour lui-même : on pourra l'appeler alors une *procédure d'épreuve et de témoignage*.

Mais c'est ici que se manifeste à nouveau le caractère non analysé de la situation. (On pourrait d'ailleurs le faire apparaître à maints autres endroits.) Pour que la procédure d'épreuve et de témoignage puisse s'établir et se développer, il faut qu'un vrai dialogue puisse s'instituer. Si l'on prétend démêler au préalable toutes les conditions à remplir pour que la chose soit possible, c'est tout le problème de la connaissance qu'il faut élucider en même temps. Ici, c'est au problème du langage qu'on se heurte en premier lieu. Pour que l'interrogateur et l'interrogé se comprennent, pour que les questions de l'un et les réponses de l'autre soient saisies, il faut bien qu'ils parlent un langage commun. Mais la participation de deux personnes à un même milieu linguistique suffit-elle pour assurer entre elles un accord intime et durable ?

Chacun sait qu'il n'en est rien. Allons-nous devoir nous arrêter ici pour remettre en cause à la fois la valeur du dialogue et celle de la procédure de l'épreuve et du témoignage ? Ce serait également remettre en cause, en son point essentiel, la méthode même de notre investigation. Nous ne le ferons donc pas, mais comment justifier cette décision ? Comment expliquer que nous ne jugions pas nécessaire et pas même utile d'analyser plus à fond la situation dans laquelle nous prétendons opérer ? La raison en est simple : le dialogue qui fait partie intégrante de la

méthode reste au niveau d'une expérience commune, multiple et quotidienne dont l'exercice du langage fait partie. Dans son cadre habituel, cette expérience n'est pas à mettre en doute, elle est le fondement de l'efficacité de nos actes les plus simples. D'autre part, si le sens commun qui préside au dialogue doit faire place à un bon sens plus averti, plus aigu, ce sera par le fait de l'expérience *sui generis* que représente l'exercice répété de ce dialogue.⁴

Pour préciser la mise en œuvre de la méthode, quelques indications sont encore nécessaires. À supposer que je veuille engager un dialogue significatif avec un autre qui accepte de s'y prêter, il est clair que je n'y parviendrai pas, si une certaine entente ne s'est pas déjà faite entre nous sur la situation de départ. Pour que l'expérience réussisse, il faut qu'il nous soit d'avance possible de nous accorder sur tel ou tel événement survenant dans un horizon que nous aurons en commun. De mon côté, ce sera par exemple la production pendant un certain laps de temps d'un rayon lumineux de fréquence déterminée. Il ne suffira pas que je monte un dispositif qui réalise cet «événement», une fois et une seule. Pour pouvoir en parler et m'en servir comme d'un événement déterminé, il me faudra être en mesure de le répéter aussi identique que possible à lui-même. De quel moyen disposerai-je et quelles précautions me faudra-t-il prendre pour y parvenir ? Ce qu'il importe de saisir, ce ne sont pas les détails techniques de l'entreprise, mais son caractère global : toute la préparation de l'expérience se fait selon le mode objectif et cela même si ma propre capacité de voir y collabore. Mon partenaire interrogé répondra par exemple : «*Je vois un certain rouge*». Il aura ainsi témoigné, supposons-le, avec la plus parfaite sincérité de ce qu'il aura éprouvé. Vais-je mettre cette réponse en doute ? S'il me fallait le faire, la procédure ne pourrait pas progresser. Mais vais-je m'en contenter ? Vais-je la considérer comme suffisante et définitive ? C'est là une toute autre affaire. Le rouge dont l'interrogé parle est-il pour lui un rouge bien déterminé, en a-t-il une connaissance qui dépasse celle d'une fugitive prise de conscience ? Rien ne me l'assure. Si vraie que la réponse soit, au moment précis où elle m'est donnée, comment vais-je me convaincre qu'il ne s'agit pas là d'une vérité fugitive elle aussi ? Si je ne l'ai pas encore fait, il me faut donc compléter mon dispositif de façon à m'assurer que lorsqu'il me dira : «*C'est le même rouge*», cette nouvelle réponse ne représentera pas un facteur de désordre et d'incohérence. L'incohérence qui rendrait la méthode inopérante, ce serait que l'invariabilité des témoignages subjectifs ne reste pas en accord avec l'invariabilité des conditions objectives, ainsi qu'avec une certaine constance des conditions subjectives dans

⁴ On jugera peut-être que l'explication qui vient d'être donnée ne va pas au fond des choses. Au point où nous en sommes, elle représente cependant une réponse parfaitement valable. Mais, pour en reconnaître la justesse et la portée, il faut la placer dans la perspective d'une méthodologie ouverte de la recherche. On peut trouver un exposé à grands traits d'une telle méthodologie dans le dernier ouvrage de l'auteur : *Le problème du Temps, essai de méthodologie de la recherche*, Le Griffon, Neuchâtel (1964).

lesquelles ils sont fournis. Mais ne faut-il pas craindre qu'il puisse en être ainsi ? La réponse viendra dans un instant.

On voit dès ici que, pour que la connaissance de l'*autre* s'affirme, la méthode doit procéder à une certaine élaboration de la situation et des premières démarches qui s'y sont insérées. Cette élaboration porte des deux côtés à la fois, du côté de la subjectivité aussi bien que de celui de l'objectivité. Elle se fait à la fois par la réadaptation du dispositif chargé de produire les événements et par la révision du programme de questions et de réponses susceptibles de provoquer les témoignages. Prise dans son intégrité, la méthode s'oriente donc vers un ensemble complexe de procédures, vers une méthode mixte dont le mode objectif et le mode subjectif ne sont plus que deux moments inséparables. On remarquera que, même en ce qui concerne la procédure de l'épreuve et du témoignage, il n'y a pas de situation pure, c'est-à-dire de situation dans laquelle le témoin exprimerait ce qu'il ressent dans une immédiateté absolue. À elle seule, l'intervention du langage complique irrémédiablement la situation aussi bien du côté de celui qui répond que de celui qui questionne.

En fait, il n'y a de situation parfaitement épurée ni d'un côté, ni de l'autre. L'objectif n'est jamais réalisé de façon parfaitement stable et précise, le subjectif ne s'exprime jamais par une présence immédiate et sans intermédiaire. La méthode n'est pas faite pour opérer à partir de situations idéales, mais à partir des situations qui, dans leur relative imperfection, peuvent être réellement données ou préparées.

Voilà donc esquissée la méthode de la recherche du sujet sur la voie de l'altérité. Le moment est venu de revenir à la question : «*Ne faut-il pas craindre qu'elle soit inopérante ?*» Il le faudrait certainement si cette méthode n'avait pour elle que d'avoir été imaginée pour les seuls besoins d'un exposé théorique. Sa convenance ne saurait être une simple affaire de mots. Seule sa mise à l'épreuve peut être garante de son efficacité. Or, tout ce qui précède n'est qu'une présentation simplifiée, une analyse et un commentaire d'une pratique réellement exercée, de celle de la *colorimétrie*. Est-il nécessaire d'ajouter que celle-ci est à peine effleurée par ce que, sans la nommer, il vient d'en être dit. Le rôle qui doit lui revenir n'est d'ailleurs pas achevé. Mais à cet endroit, ce qu'il faut retenir, c'est que l'existence d'une colorimétrie en tant que discipline efficace et cohérente met hors de cause la méthode exposée ci-dessus.⁵

6. Les résultats

Il nous faudra maintenant faire état de quelques-uns des résultats les plus marquants de la recherche colorimétrique. Ces résultats ne sont cités ici que pour

⁵ Voir H. KÖNIG : *Über die Grenzen der exakten Erfassung der Qualität «hell»*, p. 70 du présent numéro.

la contribution qu'ils apportent à la recherche de l'*homo phenomenologicus*, mais non pour l'importance qu'ils revêtent par ailleurs. S'il nous fallait donner un aperçu de tous les résultats auxquels la méthode donne accès, c'est toute la théorie des couleurs qu'il faudrait exposer.

Il faudrait la présenter sous son aspect expérimental et sous son aspect théorique, avec ses résultats déjà assurés et ses hypothèses encore en suspens. Il faudrait faire voir qu'il s'agit là d'une discipline de caractère indéniablement scientifique, bien que sa méthode jette un pont entre le monde des objets et l'univers du sujet. Si l'on examinait les choses de plus près, on reconnaîtrait d'ailleurs que c'est là la méthode complète dont toutes les disciplines font usage, en en réduisant, il est vrai, selon les cas, soit l'ampleur objective, soit la profondeur subjective.

Le premier résultat auquel il nous faut nous arrêter est un résultat négatif. Notre projet principal est d'aller à la recherche du sujet sur la voie de l'altérité. Il comporte tout d'abord une prise de connaissance de l'*autre*, spécialement en ce qui concerne sa subjectivité. Il se fonde sur l'hypothèse que l'*autre* m'est suffisamment analogue, pour que je puisse me reconnaître en lui. Il est maintenant temps de se demander si cette hypothèse se confirme. La mise en œuvre de la méthode en fait-elle apparaître le bien-fondé ? Dans le domaine de la couleur, l'analogie entre l'*autre* et moi est-elle complète, sans faille appréciable ? Ou bien n'est-elle que partielle ? Il faut tout d'abord se rendre à l'évidence que la réalité ne répond guère à un cas théorique pur. La règle, c'est bien que chaque individu est capable de percevoir un certain corps de couleurs, mais c'est aussi que ce corps lui est propre. En d'autres termes, la règle n'est pas que, pour deux personnes différentes, il y ait identité de structure entre les champs de couleurs qui leur appartiennent en propre. Tout au contraire, on observe que ces champs ne sont pas fidèlement «superposables», c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas être mis en correspondance univoque et réciproque l'un avec l'autre, sans en altérer la structure. Les différences sont-elles minimes ? Elles peuvent être très faibles, mais elles peuvent aussi être très grandes.

En multipliant les épreuves (c'est-à-dire en réalisant l'*autre* par tous les individus d'une population assez nombreuse), on a cependant pu en dégager un cas normal. Bien entendu, ce cas ne peut être fixé qu'avec une certaine marge d'incertitude. Il n'en permet pas moins d'effectuer une répartition des cas individuels qui s'en approchent plus ou moins. Dans ce contexte, ce qui est de la plus haute importance, c'est qu'on peut ainsi mettre hors de doute l'existence de grandes anomalies, celles des structures dimensionnellement réduites des *daltoniens*.

Dans l'étude de la subjectivité sous le rapport de la couleur, l'existence de ces anomalies est un fait d'une importance capitale dont il faut absolument tenir compte. Dans bien des écrits phénoménologiques, on dit par exemple que le sujet est capable de percevoir tel rouge, tel bleu, comme si tout le monde était capable de voir toutes les couleurs de la même façon. Or (et c'est là un fait extrêmement troublant), il y a des hommes, il y a des sujets qui ne voient pas les couleurs comme le *sujet*

normal les voit. Il y a là pour toute recherche phénoménologique un grave obstacle à surmonter : le sujet univoque et universel dont on prend la liberté de parler n'est qu'une abstraction que les cas individuels ne réalisent que très improprement. La difficulté n'est d'ailleurs insurmontable que si l'on réduit la question à n'avoir plus que sa dimension théorique ou métaphysique en la privant de son indispensable dimension expérimentale. Dans tous les cas, la distance qui sépare un sujet foncièrement discursif d'un sujet vivant et incarné mesure aussi l'incapacité de tout énoncé universel à représenter l'ensemble de ses interprétations individuelles. L'inévitable relativisation qui en découle ne manquera pas en particulier de toucher l'emploi renouvelé que nous allons proposer du mot *essence*.

Tournons-nous maintenant vers le cas normal. Le corps des couleurs d'un sujet normal est un ensemble structuré qui comporte trois degrés de liberté. On peut en élaborer un modèle mathématique sous la forme d'un espace à trois dimensions. Pour une première description, cet espace est doté d'une structure affine, pour une description plus exigeante on peut lui conférer une structure métrique. La représentation de l'ensemble des couleurs visibles (pour le sujet normal) par l'ensemble des points d'un certain domaine de cet espace n'est pas absolument fidèle. La description mathématique est cependant la meilleure dont nous disposons. Elle permet de caractériser simplement les grandes anomalies daltoniennes : l'espace des couleurs d'un daltonien ne comporte plus trois dimensions, il lui en manque une ou même deux. L'analyse phénoménologique (celle à laquelle la méthode complète de l'altérité préside) est-elle une simple réédition de l'analyse spectrale du physicien ? Si tel était le cas, on ne comprendrait pas que les champs de couleurs des différents sujets puissent présenter de si grandes différences, et qu'en particulier il puisse exister d'aussi graves anomalies. C'est donc que la structuration correspondante de la subjectivité revêt une certaine autonomie, de sujet à sujet, et pour tous les sujets à la fois, par rapport à la structure des *stimuli* venus du monde phénoménal. — Le mot autonomie dont il vient d'être fait usage ne convient d'ailleurs qu'à moitié. Il dit à la fois trop et trop peu. Bien sûr, le champ des couleurs susceptibles d'être amenées à la conscience du sujet ne saurait être indépendant du champ des *stimuli* extérieurement possibles. Mais leur mise en correspondance semble réserver comme une marge d'invention du côté des moyens dont le sujet dispose. Peut-être l'exemple suivant permettra-t-il de mieux saisir ce dont il est maintenant question. L'analyse spectrale du physicien révèle, nous le savons, un spectre linéaire de fréquences ou de lumière monochromatique allant «d'un premier rouge à un dernier violet». L'analyse phénoménologique, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, dégage un cercle des couleurs dans lequel les pourpres viennent s'insérer entre le dernier violet et le premier rouge. La différence entre ces deux *spectres* rend manifeste la «liberté» avec laquelle la couleur se fait pour le sujet moyen de figuration des réalités extérieures.

On remarquera d'ailleurs que les quelques faits que nous venons d'emprunter à

la théorie des couleurs servent tous une même intention : celle de faire voir que l'horizon d'existence des couleurs *vécues comme telles* par le sujet se situe du côté de la subjectivité au sein d'un univers formel et informationnel plus ou moins offert à la prise de conscience.

7. *Le corps des couleurs, une structure de la subjectivité*

Pour tout sujet, le corps des couleurs qui lui est propre existe donc, il peut faire l'objet d'une recherche garantie par une méthode éprouvée. Le sujet quelconque pour lequel cette affirmation est valable, ce peut être aussi le sujet que je suis. Le corps des couleurs que je suis capable de distinguer parce qu'elles sont susceptibles d'occuper ma conscience existe donc en moi, même si j'ignore la façon dont il est en ma possession. Ce qui est sûr, c'est que cette façon d'être en ma possession ne consiste pas simplement à figurer sur la scène de ma conscience. Les couleurs que je suis capable de voir, je ne les vois jamais toutes en même temps. Lorsque je regarde un paysage, ce qui en moi produit et assemble les couleurs pour en composer une image n'est pas sans analogie avec un peintre qui entreprendrait d'en faire un tableau. Lui non plus ne jetterait pas toutes les couleurs dont il dispose à la fois sur la toile. Il aurait à en faire un choix, à les répartir, à les accorder, à les opposer. Celles qu'il rend visibles n'épuisent pas l'ensemble de celles qu'il aurait pu faire apparaître. Certaines façons de dire se proposent d'elles-mêmes pour décrire cette situation : les couleurs dont le peintre s'est servi, dira-t-on, n'épuisent pas l'ensemble de celles qu'il avait le pouvoir d'*actualiser*. Il a fait un choix parmi les *virtualités* dont il disposait. Celles-ci ont-elles disparu du fait d'avoir été laissées de côté ? Certainement pas. Le peintre peut dire que ce sont là des couleurs *potentielles*, des couleurs *en puissance d'être réalisées*.

Ma situation n'est-elle pas analogue en face du paysage que je contemple ? Le peintre en moi, c'est-à-dire ce qui produit en moi les impressions colorées, ne s'est pas non plus servi de toutes les virtualités que lui offrait le corps des couleurs qui m'est propre. A-t-il suffi de cela pour que les *virtualités* soient effacées en moi ? Certainement pas. Même si elles ne sont pas *actualisées* en ce moment sur la scène de ma conscience, elles n'en restent pas moins disponibles pour collaborer à la création de la nouvelle image qu'un simple mouvement de mes yeux fera surgir en moi. De quelle façon continue-t-elle à exister ? Il est bien difficile de l'imaginer, mais il est facile de dire, pour caractériser cette situation, qu'elle demeure à l'état de *couleurs potentielles*. — Tous les mots qui viennent d'être soulignés disent-ils exactement tout ce qu'ils auraient à dire ? Les mots pris isolément n'ont jamais de sens parfaitement défini. Pour une grande part, le sens leur vient de l'emploi qu'on en fait en compromis avec un sens momentané et plus ou moins exactement établi qui leur est attaché. Ces remarques limitent mais aussi justifient l'emploi qui vient d'être fait des mots soulignés.

On peut aussi comparer la fonction de la conscience (nous l'avons déjà fait

plusieurs fois sans y insister) à celle de la scène dans un théâtre. Sur la scène, une action se déroule à l'intention du spectateur, une action qui nécessite un certain nombre d'acteurs et un certain ensemble de décors. Mais tous les acteurs ne sont pas engagés et tous les décors plantés à la fois. Cessent-ils d'exister lorsqu'ils ne sont plus visibles ? Non, car la scène n'est que le devant d'un petit univers où acteurs et décorateurs demeurent disponibles. De la conscience aussi, il est permis de dire qu'elle n'est que le devant d'un univers de subjectivité qui comporte durablement tout ce qu'il faut pour que puisse prendre forme et corps tout ce qui doit apparaître sous l'éclairage conscienciel. Mais quel est alors le spectateur pour lequel le spectacle se donne ? C'est *la personne* dont il n'a été que bien superficiellement question jusqu'ici.

Voici encore une autre comparaison, beaucoup plus simple et cependant porteuse aussi de quelques suggestions. De *a* jusqu'à *z*, les lettres de notre alphabet forment un ensemble structuré — structuré par leur ordre de succession. Quelqu'un prend sa plume pour écrire un certain mot, le mot *personne*, par exemple. Pour le faire, il ne se servira pas de toutes les lettres de l'alphabet à la fois. Il n'en choisira que quelques-unes, choisissant même dans le cas particulier une même lettre deux fois. Mais les lettres qu'il choisit et aussi celles qu'il ne choisit pas sont-elles des objets qu'il peut prendre ou laisser ? Leur existence est certainement d'une autre nature. Tant qu'il ne les a pas formées, elles n'ont encore qu'une existence virtuelle. Dans le mot écrit, celles qui le composent apparaissent réalisées, actualisées. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire de la façon dont elles le sont, dont elles peuvent l'être. Mais pour qui cette succession de lettres actualisées prend-elle un sens ? Elles n'en auraient aucun si elles n'étaient pas destinées à un lecteur, même s'il ne s'agissait que d'un lecteur éventuel. C'est ainsi que la féerie colorée dont notre conscience est le siège resterait sans signification pour personne s'il n'y avait pas la *personne* à qui cette conscience appartient.

N'est-il pas justifié de dire maintenant que le corps des couleurs virtuelles existe en tant que structure de la subjectivité ? N'est-il pas naturel aussi de penser que la méthode qui nous a servi doit pouvoir s'étendre et s'adapter à tous les autres champs sensoriels et parasensoriels dont il a déjà été question ? Son champ d'application va probablement plus loin encore. Par les résonances qu'il éveille, un seul mot, audacieusement jeté et réinterprété dans notre discussion, va nous permettre de nous en rendre compte.

8. *L'homo phenomenologicus*

Me voici donc acculé à dire que le rouge que je vois, *ce rouge* existe en moi, même quand je ne le vois pas, qu'il y existe potentiellement, même si je ne sais pas expliquer de quelle façon la chose est possible. Me voici aussi tenté de prendre une grande liberté avec un certain langage philosophique traditionnel. Il serait en effet commode (et peut-être aussi conforme à certaines intentions originelles) de dire que

ce rouge en moi est une *essence*. On mesure immédiatement toute la distance qui sépare une essence ainsi comprise des essences métaphysiques d'une certaine tradition philosophique. Une telle essence est un élément de *ma* subjectivité; elle m'est propre et je ne puis savoir d'avance si elle joue dans la subjectivité de tel autre le même rôle que dans la mienne. Je n'ai d'ailleurs pas d'autre façon de m'en assurer que de mettre en œuvre toutes les ressources de la méthode de l'altérité. Jamais celles-ci ne pourront m'assurer avec une certitude totale que sur ce point *cet autre* et *moi* sommes véritablement et parfaitement identiques. Mais, en revanche, elle ne me laisseront aucun doute sur le fait que, pour certains et pour moi, ces essences ne concordent pas. L'essence n'est plus que relative, relative à un sujet. Il n'y a donc plus de sens à la dire universelle. Mais pourquoi s'en étonner, puisqu'on ne s'étonne pas que dans leur forme somatique les hommes puissent être à la fois si semblables et si différents. Il est vrai que, si l'on y réfléchit, le fait se pose en problème. On pourrait aussi s'étonner que dans une assez large mesure, malgré le caractère relatif des essences, un accord intersubjectif sur les couleurs soit possible, qu'il soit même la règle. Il en est de même du côté du langage, où la relativité des acceptions et du sens des formes verbales ne rend pas impossible l'exercice efficace d'une langue commune.

À peine introduit, le mot *essence* développe son pouvoir de généralisation. Il évoque tout d'abord, à côté du champ des couleurs, toutes les autres *essences sensorielles* qui, au même titre que les couleurs, contribuent à former en nous les signes des façons d'être du monde que nous ne sommes pas. À ces «façons d'être du monde en nous», il faut ajouter les signes (toujours en nous) de nos façons d'être corporellement de ce monde, d'y être «somatiquement en relief». On peut ensuite concevoir, ayant prise sur ces premières données, des *essences relationnelles*. C'est dans ces dernières et à partir de celles-ci qu'on voit se fonder et se déployer l'univers des mathématiques et de la raison théorique.⁶

Mais le sujet n'est pas seulement au monde en tant que *sôma*, il l'est aussi en tant que personne. Il n'y est pas seulement en tant qu'être naturel, mais aussi en tant qu'être communautaire, en tant qu'être de société et de civilisation. Correspondant à tous ces engagements fondamentaux (essentiels), il portera dans sa subjectivité les essences et les structures essentielles sans lesquelles les autres et lui-même ne pourraient que lui rester étrangers. On est ainsi conduit à concevoir des essences *émotionnelles* (pour reprendre de Maurice Muller⁷ une suggestion qui n'a pas trouvé tout l'écho qui aurait pu lui revenir), des essences *morales, juridiques, sociales*, etc.

⁶ Ce qui est dit ici n'est pas en désaccord avec la fonction schématisante des mathématiques par rapport au monde phénoménal : c'en est simplement le versant subjectif.

⁷ M. Maurice Muller me fait remarquer qu'il préfère parler d'«essences émotives». J'ajoute qu'il reprend par là, poursuit et généralise l'essence proustienne exposée dans ses ouvrages : *De Descartes à Marcel Proust*, Neuchâtel (1943), p. 54-72 et 159-160, et *Idées et Archétypes*, Neuchâtel (1959), p. 25.

Mais l'homme n'est pas seulement être au monde, il est aussi être devant le mystère, être devant l'insondable. Et pourquoi ne lui serait-il pas donné de porter aussi en lui — ne fût-ce que potentiellement — les *traces* qui, venant à sa conscience, pourraient l'aider à saisir, à comprendre et à prendre confiance ?

C'est donc là la «substance à connaître» à laquelle vient se heurter la recherche du sujet selon les méthodes envisagées. Est-ce le sujet, disons mieux : est-ce la personne elle-même que l'on rencontre ainsi ?

Une première fois déjà, sur la ligne de pénétration physique et physiologique, la recherche du sujet est restée en suspens. Non pas qu'elle se soit heurtée à un mur infranchissable, il s'est plutôt avéré que le chemin se perdait ou menait autre part. Pour reprendre, la recherche dut alors changer de méthode et d'horizon. Elle aborda l'étude de la subjectivité par l'intermédiaire de l'*autre* et put s'ouvrir ainsi une seconde voie de pénétration. Ce qui peut être atteint sur cette ligne vient d'être esquissé, ou plutôt suggéré à grands traits : est-ce le sujet dans toute son intégrité ? Certes, à la lumière de l'analyse, le sujet prend figure. Mais tout donne à penser que ce qu'on en dégage n'en est encore qu'un aspect. Ce n'est plus la forme somatique sous laquelle il nous était tout d'abord apparu. Les essences de tous ordres et les structures auxquelles elles s'intègrent s'articulent les unes aux autres, se complètent et se coordonnent : elles forment un *organon* qui appartient bien au sujet, mais qui n'est pas le sujet tout entier. Cet *organon* est comme une seconde forme somatique, mais du côté de la subjectivité, cette fois. C'est cette apparence, cette forme d'apparition du sujet (ou de la personne) à laquelle va maintenant s'attacher le nom d'*homo phenomenologicus*.

La forme somatique d'un homme ne saurait en être détachée. Chacun sait qu'il ne se réduit pas à sa forme somatique, et pourtant on peut penser qu'il n'existe rien en lui qui n'y ait sa trace. Rien, c'est-à-dire rien aussi de ce qui appartient à l'*homo phenomenologicus*. Celui-ci ne saurait être détaché ni de la forme somatique du sujet, ni du sujet lui-même. Mais on peut aussi penser qu'il n'y a rien dans le sujet qui n'y ait également sa trace.

L'*homo phenomenologicus* est, disions-nous, comme une seconde somatisation du sujet. Mais l'analyse phénoménologique telle que nous l'avons esquissée ne saurait-elle cerner celui-ci de plus près ? Nous pensons que, sur ce terrain, le chemin encore une fois se perdrait... Quelle est la genèse en nous de l'*homo phenomenologicus* ? À quel moment d'une vie a-t-il atteint son déploiement normal ? Comment se fait-il qu'il puisse coopérer à l'édification d'une connaissance dialectique, d'une connaissance en devenir capable de réviser jusqu'à ses propres fondements ? Voilà par contre des exemples de questions abordables; la dernière en particulier se trouve déjà traitée dans d'autres contextes.⁸

⁸ Voir, par exemple, dans F. GONSETH : *La Géométrie et le problème de l'espace*, Le Griffon, l'analyse

Une question pour finir : la phénoménologie va-t-elle plus loin que cela ? ou n'a-t-elle pas pour le moins comme tâche première de mettre en évidence l'*organon* des structures de la subjectivité ? Certes, dès qu'une connaissance a pris ses contours, la réflexion philosophique l'enveloppe et se porte au-delà. Mais l'horizon d'existence de l'*homo phenomenologicus* ne doit-il pas être reconnu et ce dernier ne doit-il pas être aperçu pour que le problème de la personne puisse prendre toute sa profondeur ?

Résumé

Il faut bien distinguer dans cet article entre le but et les moyens. Les moyens sont liés à un exemple particulier, celui de la couleur en tant que couleur pour un sujet. Il comporte une analyse méthodologique des procédures utilisées pour parvenir à la connaissance du corps des couleurs virtuelles dont un sujet est porteur dans sa subjectivité, une étude sommaire des résultats auxquels ces procédures conduisent et enfin un dépassement de l'exemple particulier par comparaison, analogie et généralisation.

L'analyse méthodologique conduit à la conception d'une méthode mixte dans laquelle la recherche orientée vers le monde phénoménal (le monde dit physique) et la recherche orientée vers l'univers phénoménologique (celui des formes et des structures de la subjectivité) ont à se prêter un mutuel appui. L'auteur insiste particulièrement sur les procédures tournées vers le sujet, procédures qui rendent possible une connaissance progressive du sujet par lui-même. La recherche procède à la fois par la voie de l'intimité et par celle de l'altérité, dont chacune ne prend tout son sens que par son rapport avec l'autre.

L'étude sommaire des résultats écarte l'idée d'un corps des couleurs identique pour tous les sujets à la fois. Elle suggère au contraire celle d'un corps propre à chaque sujet. Ce corps est à envisager comme une structure de l'univers de la subjectivité. La conception d'une structure universelle doit faire place à celle de structures individuelles, celles-ci se groupant autour d'un cas normal. L'existence de graves anomalies est soulignée et l'auteur en interprète les conséquences.

Le dépassement du cas particulier se fait en remarquant que la méthode invoquée peut être généralisée, que certaines analogies s'imposent, tandis que d'autres réclament un effort d'imagination. Le but est de parvenir à la conception de l'ensemble ordonné et coordonné de toutes les structures de la subjectivité, ensemble pour lequel le nom d'*Homo phenomenologicus* est proposé. L'auteur dit un mot de la façon dont il conçoit le rapport de ce dernier à l'homme somatique d'une part, à la personne d'autre part.

Sur la voie ainsi tracée, la recherche phénoménologique et la recherche

expliquant comment il peut se faire qu'une évidence géométrique soit révisable.

phénoménale sont complémentaires. Leur lien ne peut pas être tranché sans les compromettre l'une et l'autre. Ainsi comprise, la recherche phénoménologique se trouve ramenée au niveau de la recherche scientifique avec laquelle elle forme alors un tout organique.
